

DON MUCARADE

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

PAR

JULES BARBIER ET MICHEL GARRÉ

MUSIQUE DE

ERNEST BOULANGER

MISE EN SCÈNE DE M. PONCHARD



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMONT

1875

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

11739 f 10

DON MUCARADE

OPÉRA-COMIQUE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra-Comique,
le 10 mai 1875

PERSONNAGES

DON MUCARADE.....	M ^r . TRIENNY.
DON PABLO.....	LEFÈVRE.
GABIOLE, valet de don Pablo.....	DUFRENNOIS.
ROCHE, valet nègre de don Mucarade.....	POTEL.
LUC, <i>idem</i> <i>idem</i>	BARNOLT.
PÉPITA, nièce de don Mucarade.....	M ^{lles} CHEVALIER.
BARBARA, docteur.....	RÉVILLY.
UN NOTAIRE.....	
MUSICIENS.	

La scène se passe à Cordoue.



DON MUCARADE

Un jardin. — A droite, la maison de don Mucarade. Au fond, un mur percé d'une petite porte.

—

SCÈNE PREMIÈRE

DON PABLO, GABIOLE.

GABIOLE, entr'ouvrant la porte de fond.

La place est libre ; — nous pouvons entrer. (Il entre suivi de don Pablo.) Il paraît que le seigneur Mucarade n'est pas encore revenu de son voyage. Les volets sont fermés et votre belle est sans doute à la promenade.

DON PABLO.

Hélas ! Gabiole ! c'est aujourd'hui qu'il doit revenir, et j'ai bien peur que son retour ne soit funeste à mes amours.

GABIOLE.

Soyez tranquille, monsieur ; il nous trouvera prêts à le recevoir.

DON PABLO.

Quels sont tes projets ?

GABIOLE.

J'ai préparé certaine machine dont on ne s'est pas encore servi, je crois, à l'égard des tuteurs jaloux, et qui l'emporte de beaucoup sur tous les menus stratagèmes qui sont accoutumés en pareille occurrence.

DON PABLO.

Et ne peut-on savoir quelle est cette machine ?

GABIOLE.

Une machine admirable, monsieur, qui immortalisera le nom de Gabiole !...

DON PABLO.

Je n'en doute pas, mais...

GABIOLE.

Les autres valets se contentent de faire enlever par leurs maîtres la nièce ou la pupille d'un vieux tuteur qui ne s'en aperçoit que trop tard. — Moi, monsieur, je prétends que ce soit le tuteur en personne qui vous la donne.

DON PABLO.

Et comment cela ?

GABIOLE.

Vous vous souvenez sans doute de ces trois objets précieux que possède le seigneur Mucarade ?

DON PABLO.

Sa canne, sa bague et sa tabatière. Eh bien ?

GABIOLE.

La canne, à ce qu'il dit, lui vient de Christophe Colomb. (Montrant la canne qu'il tient à la main.) La voici. — La bague, à ce qu'il assure, a appartenu à la reine Cléopâtre. — (Montrant une bague qu'il porte au doigt.) La voilà ! Quant à la tabatière... (Il tire une tabatière de sa poche et offre du tabac à don Pablo.) En usez-vous ?

DON PABLO.

Merci !...

GABIOLE, priant.

C'est, à ce qu'il prétend, un présent du feu roi.

Il remet la tabatière dans sa poche.

DON PABLO.

Je ne vois pas...

GABIOLE.

Attendez donc. Le seigneur Mucarade, au moment de partir pour Madrid, a cru devoir, — dans la crainte des voleurs, — car il est fort poltron, et c'est le moindre de ses défauts, — a cru devoir, dis-je, confier ces trois objets à la vieille duègne qui tient sa maison, en lui recommandant de les garder sous clé, ainsi que la senora Pépita, sa nièce. — Vous savez, pour ce qui regarde le der-

nier de ces trésors, comment la complaisante Barbara a justifié cette confiance !

DON PABLO, se dandinant.

Oui, oui.

GABIOLE.

Elle n'a pas hésité davantage à me livrer les reliques du seigneur Mucarade, sur la promesse que je lui ai faite de les lui rendre avant le retour de ce bon seigneur. J'ai mis le temps à profit en faisant faire par un habile ouvrier de ses amis trois objets exactement semblables à ceux que vous venez de voir, et... Mais je n'ai pas besoin, je pense, de vous expliquer le reste, et je vous crois trop d'esprit pour ne pas comprendre par quelle voie la canne de Christophe Colomb, la bague de la reine Cléopâtre, et la tabatière du feu roi vous mettront ce soir même en possession de vos amours.

DON PABLO.

Et que diable veux-tu que je comprenne à ton galimatias ?

GABIOLE.

Comment, monsieur ! vous ne comprenez pas ?

DON PABLO.

Non vraiment, et j'y fais pourtant tous mes efforts.

GABIOLE.

C'est que vous n'êtes bon qu'à aimer, monsieur !... Au surplus, je ne suis pas fâché de vous ménager le plaisir de la surprise. Qu'il vous suffise de savoir que je compte rendre le seigneur Mucarade tout à fait idiot, l'amener au point de tout voir sans rien croire, l'abrutir si complètement qu'il ne distinguera plus son bras droit de son bras gauche, et, dans cet heureux état, le faire danser à vos nocés !...

DON PABLO.

Mais...

GABIOLE.

Chut ! je reconnais un pas que vous auriez dû entendre avant moi.

SCÈNE II

LES MÊMES, PÉPITA, BARBARA.

Elles sortent de la maison.

QUATUOR.

DON PABLO et GABIOLE.

La voilà !

PÉPITA.

Me voilà !

BARBARA.

Nous voilà !

ENSEMBLE.

Douce ivresse

Qui m'opresse !

Heureux moment !

Transport charmant !

Joie extrême !

O bonheur !

Sentir battre le cœur

De ce qu'on aime !...

BARBARA.

Nous attendons notre jaloux !

GABIOLE.

Poussez prudemment les verroux !

Barbara va fermer la porte du fond.

Et renaissiez à l'espérance !

PABLO.

Tout est prêt !

GABIOLE.

Tout est prêt pour votre délivrance ! ..

Notre complot réussira !

PABLO.

Votre tuteur nous unira !

PÉPITA.

Mon amour vous secondera !

ENSEMBLE.

Douce ivresse
 Qui m'opresse !
 Heureux moment !
 Transport charmant !
 Joie extrême !
 O bonheur !
 Sentir battre le cœur
 De ce qu'en aime !

Don Pablo et Pépita remontent vers le fond en causant.

GABIOLE, offrant à Barbara la canne qu'il tient à la main.
 Souffrez d'abord que je vous restitue
 Ceci !

BARBARA.

Merci !

A part.

Je la croyais perdue !

GABIOLE.

La bague aussi
 Doit vous être rendue !

Il lui remet une bague.

BARBARA.

Reste la tabatière !

GABIOLE.

Un moment !

Il tire une tabatière de sa poche et la remet à Barbara après y avoir pris
 une pincée de tabac.

La voici !

BARBARA.

Et peut-on maintenant vous prier de nous dire?...

GABIOLE.

Comptez sur nous ! ceci doit vous suffire !

PÉPITA, redescendant en scène.

Mais enfin quel est ton projet ?

GABIOLE.

Jusqu'à ce soir c'est mon secret !
 Admirez-moi de confiance !

Patience !...

TOUS.

Patience !...

DON MUCARADE

GABIOLE.

Tromper la prudence
 D'un vieillard quinteux
 Et goutteux,
 Rendre l'espérance
 A deux amoureux
 Malheureux,
 Est-il effort plus généreux ?

ENSEMBLE.

Tromper la prudence
 D'un vieillard quinteux
 Et goutteux,
 Rendre l'espérance
 A deux amoureux
 Malheureux,
 Est-il effort plus généreux ?

On sonne à la petite porte du jardin.

BARBARA.

Eh ! mais ! entendez-vous ?

PÉPITA.

Taisons-nous !

PABLO.

Taisons-nous !

MUCARADE, du dehors.

Holà !...

PÉPITA.

C'est mon tuteur !

BARBARA.

J'en ai peur !

MUCARADE, du dehors.

Pépita, ! Barbara !
 Holà ! holà ! holà !
 Viendra-t-on quand j'appelle !

PABLO.

Adieu, ma toute belle !

GABIOLE.

Nous reviendrons dans peu !

SCÈNE TROISIÈME

7

TOUS.

Adieu.

ENSEMBLE.

A demi-voix, tandis que Mucarade continue à appeler et à sonner.

Tromper la prudence
D'un vieillard qu'importe

Et goutteux,

Rendre l'espérance

A deux amoureux

Malheureux,

Est-il effort plus généreux?

Don Pablo et Gabiela s'éloignent par la droite sur la pointe du pied. —

Pépita entre dans la maison — Barbara va ouvrir la porte.

SCÈNE III

BARBARA, MUCARADE, ROCH, LUC, portant une valise.

MUCARADE, avec colère.

Ah ! coquine !... te voilà enfin !

BARBARA.

Comment ! c'est vous, monsieur ?

MUCARADE.

Non, c'est le voisin !...

BARBARA.

Y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

MUCARADE, la menaçant.

Je ne sais qui me tient !...

BARBARA.

Vous étiez peut-être impatient d'entrer ?

MUCARADE.

Va-t'en au diable ! — Pourquoi n'as-tu pas répondu tout de suite ?

BARBARA.

Vous dites ?...

MUCARADE.

Pourquoi m'as-tu laissé carillonner à la porte pendant une heure ?

BARBARA.

Pouvais-je deviner que c'était vous ?

MUCARADE.

Je t'ai appelées !

BARBARA. .

Si vous croyez qu'on ne vous a pas entendu !

MUCARADE.

Eh bien ! alors, si tu m'as entendu, pourquoi ne m'as-tu pas répondu ?

BARBARA.

Je vous réponds en ce moment.

MUCARADE.

C'est heureux !

Roch et Luc laissent tomber la valise de Mucarade.

BARBARA, se retournant.

Tiens ! — deux singes !...

MUCARADE.

Deux valets sûrs que j'amène de là-bas pour garder la maison.

BARBARA.

Si c'est tout ce que vous nous rapportez de Madrid !...

MUCARADE, lui montrant le poing.

Je te rapporte encore autre chose...

BARBARA, s'éloignant.

Grand merci ! — je n'ai que faire de vos cadeaux.

MUCARADE.

Reste ici ! — (il la retient.) Quelles nouvelles ?

BARBARA.

Les nouvelles n'entrent pas chez nous !

MUCARADE.

Comment se porte ma nièce ?

BARBARA.

Le mieux qu'elle peut !

MUCARADE.

Qu'a-t-elle fait pendant ces huit jours-ci ?

BARBARA.

Tout ce qu'il faut pour mourir d'ennui.

MUCARADE.

Il n'est venu personne ?

BARBARA.

Si fait !

MUCARADE.

Qui donc ?

BARBARA.

Votre tailleur.

MUCARADE.

A quel propos ?

BARBARA.

Pour vous demander l'argent que vous lui devez.

MUCARADE.

C'est tout ?

BARBARA.

Non. — Nous avons aussi reçu la visite... du porteur d'eau.

MUCARADE.

Et les trois objets que je t'ai confiés, ma canne, ma bague et ma tabatière ?

BARBARA.

Ils se sont peut-être envolés !

MUCARADE.

Volés, dis-tu ?

BARBARA, criant.

Je vous demande si vous croyez qu'ils se sont envolés ?

MUCARADE.

C'est bon. — Va me les chercher !

BARBARA.

Non.

MUCARADE.

Comment ! non !

BARBARA.

C'est inutile.

MUCARADE.

Insolente !

BARBARA.

Je les ai justement sur moi.

MUCARADE.

Pourquoi les as-tu sur toi ?

BARBARA.

Ils ne m'ont pas quittée, monsieur. Voici votre canne, voici votre bague, et voici votre tabatière. Je cours vous annoncer à ma chère maîtresse. (A part.) Les voyages ne l'ont pas changé.

MUCARADE.

C'est toujours la même pécore !

BARBARA, passant devant Roch et Luc.

Deux singes !...

Elle entre dans la maison.

SCÈNE IV

MUCARADE, ROCH, LUC.

MUCARADE.

Enfin je rentre en possession de mes trésors. La peste soit des voyages ! — On ne sait jamais ce qui vous attend au retour. (Examinant sa canne.) C'est bien ma canne ; — je la reconnais ! (Il fait quelques pas.) Et ma bague... (Il passe la bague à son doigt.) Et ma tabatière... (Il prise.) Il est doux de reprendre ses habitudes, et de retrouver les choses qu'on aime en bon état ! — (Se tournant vers Roch et Luc qui depuis leur entrée se tiennent au fond, immobiles et muets, appuyés l'un sur l'autre, la tête droite et les bras pendants.) Eh bien ! que faites-vous là, vous autres ? — Voyez ces deux grands benêts avec leurs bras pendants et leurs nez en l'air ! Je me suis laissé dire qu'ils me serviraient fidèlement et qu'ils ne me coûteraient pas plus cher à nourrir qu'un seul domestique. — Mais, sous le prétexte qu'ils sont jumeaux, les drôles ne se quittent jamais et se partagent toute la besogne. — Ils vont jusqu'à couper les mots en deux, quand je les interroge, pour

ne pas se fatiguer la langue à parler plus qu'il ne faut. —
Vous allez voir.

Il allonge une gourmède à Roch et un coup de canne à Luc.

ROCH.
Ho...

LUC.
là!
MUCARADE.
Quelle heure est-il ?

ROCH.
Mi...

LUC.
di.
MUCARADE.

Où est ma valise ?
ROCH.

I...
LUC.
ci.

Ils montrent la valise qu'ils ont déposée au pied du mur.

MUCARADE.
Qui vous a permis de la mettre à terre ?

LUC.
Elle
ROCH.

est
LUC.
un

ROCH.
peu

LUC.
lourde

ROCH.
à

LUC.
por

ROCH.

ter.

MUCARADE, les menaçant.

Fainéants! — (Roch et Luc s'emparent en même temps de la valise.) Vous voilà deux pour la soulever? (Ils lâchent en même temps la valise et la laissent tomber.) Coquins! — (Roch et Luc se sauvent à l'autre bout du théâtre, en se tenant toujours serrés l'un contre l'autre. — A Roch.) Toi, Roch, prends ma valise et porte-la dans ma chambre! — (A Luc.) Et toi, Luc, va faire le tour du jardin pour voir si l'on n'a pas pillé mes orangers pendant mon absence! — (A Roch.) Toi par là! (A Luc.) Et toi par ici! (Les poussant l'un à droite, l'autre à gauche). Allez! — (Roch et Luc se rejoignent au fond du théâtre et se sauvent vers la maison avec la valise.) Comment? drôles! encore ensemble! Le diantre soit des domestiques jumeaux!

SCÈNE V

MUCARADE, seul; il ôte son chapeau et s'essuie le front.

Ouf! — Reposons-nous! — C'est loin d'ici, Madrid! — (Il s'assied.) Vous verrez que Pépita ne daignera pas venir m'embrasser! (Tirant son portefeuille de sa poche.) Je suis curieux de savoir ce que j'ai dépensé en route! (Il consulte ses notes.) On ne sait pas ce qu'il en coûte aujourd'hui pour voyager — les hôteliers sont devenus si voleurs!.. (Ricanant.) Il est vrai que lorsqu'il s'agit d'un héritage à recueillir... Eh! eh! — on se dérangerait à moins! — (A demi-voix.) Par malheur, c'est ma chère pupille qui hérite, et non pas moi! — Je suis fâché de ne pas l'avoir épousée plus tôt.

COUPLETS.

La friponne est belle et sage;
Je me décide à l'aimer!
Jolis yeux... riche héritage;
Elle a tout pour me charmer!

Additionnent ses dépenses.

Deux et deux font quatre!
Je sens mon cœur battre!
Quatre et six

Font dix !

Je sens mon cœur pris !

Ces coquins-là jamais ne veulent rien rabattre,

Et tout a doublé de prix !...

Dieu veuille que je lui plaise !

Dix et trois font treize,

Treize et huit, vingt et un ! Je suis très-amoureux,

Ah ! je suis très-amoureux !

Je pose un et retiens deux !

Mon cœur brûle d'une flamme

Dont jamais il ne brûla !

Il est doux de prendre femme

Quand on sait l'argent qu'elle a.

Reprenant ses comptes.

Deux et deux font quatre !

Je sens mon cœur battre !

Quatre et six

Font dix !

Je sens mon cœur pris !

Ces coquins-là jamais ne veulent rien rabattre,

Et tout a doublé de prix !

Dieu veuille que je lui plaise !

Dix et trois font treize !

Treize et huit, vingt et un !... Je suis très-amoureux !

Ah ! je suis très-amoureux !

Je pose un et retiens deux !

Trois œufs en omelette, quatre maravédis ! une demi-

olla-podrida, vingt-cinq maravédis ! — chien d'aubergiste !

— Je vais lui avouer mon amour ! — (*On frappe à la porte du fond.*) Entrez !... non ! n'entrez pas ! — Diable ! la porte est restée ouverte.

SCÈNE VI

MUCARADE, DON PABLO, GABIOLE.

TRIO.

GABIOLE.

Monsieur, je vous salue !

DON PABLO.

Monsieur, je vous salue !

DON MUCARADE

MUCARADE.

Que voulez-vous ?
D'où sortez-vous ?
Que cherchez-vous ?

GABIOLE et DON PABLO.

Ecoutez-nous !

MUCARADE.

Que voulez-vous ?

GABIOLE, montrant don Pablo.

Depuis huit jours,
Pour ses amours,
Dans cette rue
Il fait le pied de grue !

DON PABLO.

Depuis huit jours,
Pour mes amours,
Dans cette rue
Je fais le pied de grue !

MUCARADE, avec inquiétude, à part.

Depuis huit jours
Pour leurs amours,
Dans cette rue
Ils font le pied de grue !

GABIOLE et DON PABLO.

Charmantes amours !

MUCARADE.

Maudites amours !

DON PABLO, tirant Mucarade à droite.

Non loin d'ici loge une belle fille !

MUCARADE, à part.

O ciel ! veut-il parler de ma pupille ?

GABIOLE, se tirant à gauche.

Tout près de nous
Se cache un vieux jaloux !

MUCARADE.

Un vieux jaloux !

A part.

Je suis le vieux jaloux !

DON PABLO, le tirant à droite.

La chère enfant est sensible à ma flamme!

MUCARADE, à part.

Ces deux coquins en veulent à ma femme!

GABIOLE, le tirant à gauche.

Le vieux jaloux

La tient sous les verroux!

MUCARADE.

Sous les verroux!

À part.

Je suis le vieux jaloux!

GABIOLE.

Cette nuit même,

Grâce à mon heureux stratagème,

Nous enlevons sans façon

La belle au nez du barbon!

DON PABLO.

Cette nuit même,

Pour lui prouver combien je l'aime,

Je l'enlève sans façon.

À la barbe du barbon!

MUCARADE, à part.

Cette nuit même,

Pour défendre celle que j'aime,

Je vous promets sans façon

Quelques bons coups de bâton!

ENSEMBLE.

GABIOLE.

Nous l'enlevons cette nuit même!

DON PABLO.

Je l'enlève cette nuit même!

MUCARADE, à part.

Morbléu! leur audace est extrême!

GABIOLE.

Pour tromper le vieux jaloux

Nous avons compté sur vous!

DON MUCARADE

MUCARADE.

Vous êtes fous !

DON PABLO.

C'est vous qui tiendrez l'échelle
Et qui ferez sentinelle,
Lorsque paraîtra la belle !

MUCARADE, à part.

Pour qui donc me prennent-ils ?

GABIOLE et DON PABLO.

O nuit pleine de périls,
Garde-nous des alguazils !

MUCARADE, à part.

Pour qui donc me prennent-ils ?

DON PABLO.

Si vous daignez le permettre,
Nous ne sortons plus d'ici !

MUCARADE.

Grand merci !

GABIOLE.

La belle, de sa fenêtre,
Dès qu'arrivera la nuit,
Descendra chez vous sans bruit.

Il jodique le foad du jardin.

MUCARADE.

Hein ? plait-il ?... de qui donc parlons-nous, je vous prie ?

GABIOLE.

De la nièce du voisin !

MUCARADE.

De la nièce du voisin ?

DON PABLO.

Dont la maison touche à votre jardin !

MUCARADE, riant.

Ah ! ah ! quelle plaisanterie !
Il s'agit de mon cher voisin !
On lui prend sa nièce chérie !
C'est différent !
Je vous comprend !

GABIOLE et DON PABLO.

Vous comprenez?

MUCARADE.

Oui, je comprend!

ENSEMBLE.

GABIOLE.

Cette nuit même,
Grâce à mon heureux stratagème,
Nous enlevons sans façon
La belle au nez du barbon!

DON PABLO.

Cette nuit même,
Pour lui prouver combien je l'aime,
Je l'enlève sans façon
A la barbe du barbon.

MUCARADE.

Cette nuit même,
Voyez ma complaisance extrême,
Nous enlevons sans façon
La belle au nez du barbon!

GABIOLE.

Ainsi voilà qui est convenu, vous nous aiderez?

MUCARADE.

Permettez, je pense à une chose!

GABIOLE.

Quoi?

MUCARADE.

Le seigneur Aldobrandin est mon ami!

GABIOLE.

Qu'importe?

MUCARADE.

Il adore sa nièce.

GABIOLE.

Nous l'adorons aussi!

MUCARADE.

S'il nous surprend, il criera au voleur!

GABIOLE.

Nous le laisserons crier !

MUCARADE.

La police se mêlera de l'affaire !

GABIOLE.

De quoi ne se mêle-t-elle pas ?

MUCARADE.

Je serai compromis !

GABIOLE.

Vous le serez moins que nous.

MUCARADE, se grattant l'oreille.

Diable !

GABIOLE.

Aimez-vous mieux que mon maître vous prenne votre pupille ?

MUCARADE.

Hein ?

GABIOLE.

Il faut absolument que nous enlevions quelqu'un cette nuit.

MUCARADE.

Ah !

DON PABLO.

Oui !...

GABIOLE.

Et si la nièce du voisin nous échappe...

MUCARADE.

Diable ! (Se tournant vers don Pablo.) Seigneur... (A Gabiole.)
Comment se nomme ton maître ?

GABIOLE.

Don Pablo.

MUCARADE.

Seigneur Pablo, vous pouvez compter sur moi !

GABIOLE.

A la bonne heure ! — Rassurez-vous d'ailleurs sur les suites de cette affaire, monsieur ; je vous promets que notre homme signera lui-même au contrat.

MUCARADE.

Comment ?

GABIOLE.

Nous aurions déjà enlevé cette jeune personne pendant un voyage que le seigneur Aldobrandin a fait à Séville, si nous n'avions voulu qu'il fût lui-même présent à la cérémonie du mariage.

MUCARADE.

Pourquoi présent ?

GABIOLE.

Pour n'avoir rien à craindre de ses poursuites !... que pourra-t-il dire contre un acte signé de sa propre main ?

MUCARADE.

Oui ; mais il ne signera pas !

GABIOLE.

C'est ce qui vous trompe, monsieur, il signera.

MUCARADE.

Il faudrait qu'il fût bien l'été...

GABIOLE.

Il l'est, monsieur.

DON PABLO.

Il l'est.

MUCARADE.

C'est vrai au fait ! il l'est !

GABIOLE.

Vous en convenez vous-même !

MUCARADE.

Mais quel moyen emploierez-vous ?

GABIOLE.

Chut !

DON PABLO.

Chut !

GABIOLE.

Contentez-vous de savoir, monsieur, que je l'amènerai à tout signer aveuglément.

MUCARADE.

Et bien! je voudrais voir cela !..

GABIOLE.

Vous le verrez.

MUCARADE, à part.

Qu'est-ce que c'est que ces gens-là?

Il reste absorbé.

GABIOLE, bas à don Pablo.

La bague!

DON PABLO, bas.

Très-bien!

Il passe une bague à son doigt.

GABIOLE, à Mucrade, en lui frappant sur l'épaule.

Croiriez-vous, seigneur, que mon jeune maître hésitait à enlever la belle?

MUCARADE, sautant en arrière.

Ah! pourquoi?

GABIOLE.

Tel que vous le voyez, monsieur, il est d'une timidité sans exemple, et, s'il ne m'avait trouvé sur le grand chemin, il y a huit jours...

MUCARADE.

Sur le grand chemin?

Il examine tour à tour Gabiole et don Pablo avec défiance.

GABIOLE.

Oui, monsieur. — Quatre coquins armés jusqu'aux dents venaient de l'attaquer au coin d'un bois; — le pays est infesté de coquins depuis quelque temps; — le seigneur don Pablo, malgré la douceur naturelle de son caractère, s'était défendu comme un lion. — Il en avait mis deux sur le carreau et contraint les deux autres à prendre la fuite !... J'arrivai à temps pour disperser le reste de la bande... mais trop tard pour le garantir d'un furieux coup d'estocade qui faillit lui abattre la main droite... (Prenant la main de don Pablo.) Vous pouvez voir encore la cicatrice...

MUCARADE, apercevant la bague au doigt de don Pablo.

C'est impossible!

GABIOLE, lui mettant la main de don Pablo sous le nez.

Voyez plutôt!...

MUCARADE.

Ma bague!

GABIOLE.

Vous dites?

MUCARADE, à part.

Il m'a pris ma bague!

DON PABLO, retirant sa main.

Plâit-il?...

MUCARADE, tournant autour de don Pablo qui tourne sur lui-même.

Pardon!... qu'est-ce vous cachez là?

Gabiole retire vivement la bague du doigt de don Pablo.

DON PABLO.

Moi? rien.

MUCARADE.

Voyons vos mains!

DON PABLO, tendant la main gauche.

Celle-ci?

MUCARADE.

Non, l'autre.

DON PABLO.

Celle-là?

MUCARADE.

Non, l'autre.

DON PABLO.

Quelle autre?

MUCARADE.

Les deux!... voyons les deux!

DON PABLO.

Voilà.

MUCARADE.

C'est étonnant!

DON PABLO.

Quoi donc?

DON MUCARADE

MUCARADE.

Je croyais avoir vu ma bague à votre doigt !

DON PABLO, très-simplement.

Comment serait-elle à mon doigt puisqu'elle est au
vôtre ?

MUCARADE, regardant sa main.

Hein !

GABIOLE, lui prenant le main.

La voilà, votre bague !

MUCARADE, étonné.

Oui.

GABIOLE.

Elle est très-jolie, votre bague !

MUCARADE, avec défiance, cherchant à retirer sa main.

Oui.

GABIOLE.

On n'en trouverait pas deux pareilles dans le monde
entier !

MUCARADE.

Non.

GABIOLE.

C'est une bague unique !

MUCARADE.

Oui !...

Il retire vivement sa main.

GABIOLE, avec un soupir.

Nous ne sommes pas assez riches, nous autres, pour
posséder de tels bijoux !...

DON PABLO, avec un soupir.

Il n'est que trop vrai !

MUCARADE, à part.

C'est incroyable !... j'aurais juré. (Haut.) Je n'ai pour-
tant pas la berlue, que diable ! j'ai vu...

GABIOLE.

Chut !

DON PABLO.

Chut !

MUCARADE.

Qu'est-ce que c'est ?

On entend dans la coulisse le bruit de plusieurs instruments que l'on accorde.

GABIOLE.

Entendez-vous ? Ce sont nos hommes. Permettez-moi de les faire entrer.

MUCARADE.

Quels hommes ?

GABIOLE.

Les musiciens que mon maître a retenus pour donner une sérénade à la belle.

MUCARADE.

A quoi bon les faire entrer chez moi ? vous serez aussi bien dans la rue...

GABIOLE.

Nous serons mieux dans votre jardin.

DON PABLO.

Gabiole a raison ; nous serons mieux dans votre jardin.

GABIOLE.

Le voisin croira que la sérénade est pour votre pupille.

DON PABLO.

Et personne ne viendra nous déranger.

Gabiole va ouvrir la porte du fond.

GABIOLE.

Entrez, messieurs, entrez !

Entrent cinq ou six musiciens en guenilles qui se rangent au fond du théâtre.

MUCARADE.

Miséricorde ! quelles figures !

GABIOLE.

Ne craignez rien ; je les surveillerai. (Se tournant vers les musiciens.) Allons, vous autres, suivez-moi.

MUCARADE.

Permettez !...

GABIOLE.

Je permets !... A bientôt, seigneur !

DON PABLO.

A bientôt.

Gabiolo et don Pablo disparaissent dans le jardin suivi des musiciens.

SCÈNE VII

MUCARADE, puis PÉPITA et BARBARA.

MUCARADE.

Ah ça ! décidément sont-ils chez moi, ou si c'est moi qui suis chez eux !... ces gens-là ne me reviennent pas du tout !... Que le diable emporte le seigneur Aldobrandin et sa nièce !... (Regardant sa bague.) C'est égal !... ils ne m'ont pourtant pas pris ma bague, puisque la voilà... C'est singulier ! j'aurais parié ma tête...

BARBARA, entrant en scène brusquement ; elle est suivie de Pépita.
Hé !... monsieur !..

MUCARADE, tournant vivement la tête.

Hein ? qu'est-ce encore ?

BARBARA.

Je vous amène votre pupille !

MUCARADE.

Ah !... enfin !

PÉPITA, parlant très-vite et se jetant au cou de Mucarade.

Oui, cher tuteur, me voilà ! Que je suis aise de vous revoir ! Comment vous portez-vous ? votre goutte est-elle guérie ? êtes-vous content de votre voyage ? — avez-vous faim ? avez-vous soif ? ne vous gênez pas ! votre chambre est prête ; j'y ai veillé moi-même ! — Allez vous coucher !

BARBARA.

C'est cela ! Allez vous coucher, monsieur !

MUCARADE.

Comment ! que j'aie me coucher !

BARBARA.

Eh ! ne vous couchez pas si cela vous fâche ! qu'est-ce que cela me fait à moi ?

MUCARADE.

C'est bon ! va-t'en !

BARBARA.

Avec plaisir.

MUCARADE.

Je ne te demande pas si c'est avec plaisir, je te dis de t'en aller.

BARBARA.

Voulez-vous que ce soit avec chagrin ?

MUCARADE.

Je veux que tu te taises...

BARBARA.

Cela suffit, monsieur ! on se taira !

MUCARADE.

Et que tu t'en ailles.

BARBARA.

On s'en va.

Elle s'éloigne lentement et rentre dans la maison.

SCÈNE VIII

MUCARADE, PÉPITA, puis BARBARA,
ROCH et LUC.

MUCARADE.

Quelle peste !

PÉPITA.

Qu'avez-vous, mon oncle ? vous avez l'air contrarié.

MUCARADE.

Je n'ai pas sujet de l'être, n'est-ce pas ?

PÉPITA.

Comment ! j'accours pour vous embrasser et voilà l'accueil que vous me faites !

MUCARADE.

Oui ! tu accours au bout de deux heures !

PÉPITA.

Je m'habillais.

MUCARADE, brusquement.

C'est bon ! viens ici. (A part.) Au fait ! je ferai peut-être mieux d'employer la douceur. (D'une voix flûte.) Viens ici, mon amour, viens.

PÉPITA.

A la bonne heure ! vous voilà aimable.

MUCARADE.

J'ai à te parler sérieusement, ma nièce.

PÉPITA, avec ennui.

Ah !

MUCARADE.

Non ; — c'est tendrement que je veux dire.

PÉPITA, en souriant.

Ah !

MUCARADE, la faisant asseoir près de lui sur un banc.

Tu sauras d'abord...

Bruit de flûtes et de guitares dans le jardin.

PÉPITA.

Attendez !

MUCARADE.

Qu'y a-t-il ?

PÉPITA.

Chut !

MUCARADE.

Je...

PÉPITA.

Taisez-vous donc !

MUCARADE.

La sérénade n'est pas pour toi !

PÉPITA.

Qu'en savez-vous ?

MUCARADE.

C'est à la voisine qu'on en veut.

PÉPITA.

Nous verrons bien !...

Elle se lève.

MUCARADE.

Morbleu !

SÉRÉNADE et QUINTETTE.

DON PABLO, dans la coulisse.

Ange aimé !

Lys parfumé !

Doux trésor ! charmante belle !

Reconnais ma voix fidèle !

Viens ! c'est moi ! moi qui t'appelle !

Fuyons ensemble et pour toujours !

Un dieu sourit à nos amours !

PÉPITA, à part.

(Parlé) C'est la voix de don Pablo !

MUCARADE, à part.

(Parlé.) Chiens de musiciens, à tous les diables !

GABIOLE et DON PABLO, dans la coulisse.

Fuyons ensemble et pour toujours !

Un dieu sourit à nos amours !

PÉPITA.

Fuyons ensemble et pour toujours !

Un dieu sourit à nos amours !

MUCARADE.

Maudite sérénade !

PÉPITA.

Charmante sérénade !

BARBARA, paraissant à la fenêtre.

Charmante sérénade !

MUCARADE.

Rentrons !

PÉPITA.

Pourquoi ?

MUCARADE.

Je suis malade !

Je ne me sens pas bien !

DON MUCARADE

PÉPITA.

N'aviez-vous pas quelque chose à me dire ?

MUCARADE, à part.

Au fait, je n'entends plus rien !

PÉPITA, à part.

Hélas ! je n'entends plus rien !

BARBARA.

Je n'entends plus rien !

Elle se retire de la fenêtre.

MUCARADE, toussant.

Hum !...

PÉPITA.

Parlez !

MUCARADE.

Promets-moi de m'écouter sans rire !

PÉPITA.

Parlez donc !

MUCARADE.

M'y voici !

Reprise de la sérénade dans la coulisse.

PÉPITA.

Chut !

MUCARADE.

Encor !

PÉPITA.

Taisez-vous !

MUCARADE.

J'enrage !...

PÉPITA.

Taisez-vous ! taisez-vous ! taisez-vous !

MUCARADE.

Allons, allons, résignons-nous !

PÉPITA, imitant le bruit de la guitare.

La, la, la, la, la, la, la, la !

ENSEMBLE.

MUCARADE, avec rage.

La, la, la, là, la, la, la !
Le joli refrain que voilà !

BARBARA, reparaissant à la fenêtre.

La, la, la, la, la, la, la !
Le charmant refrain que voilà !

Entrent Roch et Luc chantant et dansant à la fois.

MUCARADE.

D'où sortent ces deux coquins-là ?

ROCH, grattant un plumseau et imitant la guitare.

Zig, zog, zig, zog, zig, zog !

LUC, soufflant dans ses doigts et imitant la flûte.

Tu, tou, tu, tou, tu, tou !

MUCARADE.

La, la, zig, zog, tu, tou !
C'est à devenir fou !

Il va se rasseoir en se bouchant les oreilles.

DON PABLO, dans la coulisse.

Moquons-nous

Du vieux jaloux

Qui, là-bas, fait sentinelle !

Reconnais ma voix fidèle !

Viens ! c'est moi ! moi qui t'appelle !

Fuyons ensemble et pour toujours !

Un dieu sourit à nos amours !

LE CHOEUR, dans la coulisse.

Fuyons ensemble et pour toujours !

Un dieu sourit à nos amours !

MUCARADE.

La peste soit de leurs amours !
Ces coquins-là nous rendront sourds !

BARBARA et PÉPITA.

La, la, la, la, la, la !

ROCH.

Zig, zog, zig, zog, zig, zog !

LUC.

Tu, tou, tu, tou, tu, tou!

Mucarade lève sa canne sur Roch et Luc qui se sauvent dans le jardin.
Pépita rentre dans la maison — Barbara disparaît de la fenêtre. — La musique se tait.

SCÈNE IX

MUCARADE, puis GABIOLE.

MUCARADE.

Chiens de musiciens ! chiens d'amoureux ! chiennes de guitares ! c'est le diable qui est entré dans ma maison. — Enfin ils se taisent ! (Regardant autour de lui.) Eh bien ! où est ma nièce ? Bon ! il faut que je courre après ma nièce maintenant ! (Il se heurte contre Gabiole qui entre en courant.) Aïe !

GABIOLE.

Pardon !

MUCARADE.

Ah ! c'est toi, drôle !

GABIOLE, portant la main à un long pistolet qu'il porte à la ceinture.
Plaît-il ?

MUCARADE.

Quoi ?

GABIOLE.

Vous dites ?

MUCARADE.

Je ne dis rien !

GABIOLE.

A la bonne heure ! Eh bien ! monsieur, comment avez-vous trouvé notre petite musique ?

MUCARADE.

Charmante !

GABIOLE.

N'est-ce pas ? Ces pauvres diables de musiciens étaient tout altérés ; aussi leur ai-je dit de se rafraîchir avec quelques oranges.

MUCARADE, furieux.

Comment ! vous leur avez dit... (Changeant de ton.) Vous avez bien fait, monsieur !... il est certain que, quand on chante, les oranges... (A part.) Ah ! traître !

GABIOLE, portant de nouveau la main à son pistolet.

Plait-il ?

MUCARADE

Quoi ?

GABIOLE.

Vous dites ?

MUCARADE.

Je ne dis rien.

GABIOLE.

A la bonne heure ! — A propos, vous savez ce qui nous arrive ?

MUCARADE.

Non !

GABIOLE.

Notre infante nous a fait dire qu'elle entendait que le contrat fût dressé ce soir même, et je m'en vais de ce pas prévenir un notaire.

MUCARADE.

Ah !

GABIOLE.

Il se rendra chez vous à la nuit tombante et nous signerons en famille.

MUCARADE.

Comment ! chez moi ?...

GABIOLE.

Mon maître espère que vous voudrez bien lui servir de témoin !...

MUCARADE.

Mais...

GABIOLE.

C'est convenu. (Tirant la tabatière de sa poche et la lui présentant.) Voulez-vous me permettre de...

MUCARADE, stupéfait.

Hein ! (A part.) Ma tabatière ! c'est ma tabatière !

GABIOLE.

Vous concevez que nous ne pouvons pas nous passer de témoins.

MUCARADE, les yeux fixés sur la tabatière que lui présente Gabiole.

Oui... je... (A part.) Il m'a volé ma tabatière !

GABIOLE.

Qu'avez-vous ?

MUCARADE, fouillant dans sa poche et en retirant sa tabatière.

Ah bah !

Il se retourne vivement vers Gabiole qui a substitué un cornet de bonbons à sa tabatière.

GABIOLE, lui tendant son cornet.

Vous offrirai-je quelques pastilles ?

MUCARADE.

Des pastilles ?

GABIOLE.

Elles sont excellentes !

MUCARADE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

GABIOLE.

Ça ? — c'est un cornet de bonbons.

MUCARADE.

Et votre tabatière ?

GABIOLE.

Quelle tabatière ?

MUCARADE.

Vous n'avez pas de tabatière ?

GABIOLE.

Où diable avez-vous vu une tabatière ?

MUCARADE, à part.

Il n'a pas de tabatière !

GABIOLE.

C'est vous qui avez une tabatière...

Où ça ?

MUCARADE.

Dans votre main.

GABIOLE.

C'est vrai ! la voilà ! (Avec force.) La voilà !

MUCARADE.

GABIOLE.

Parbleu !

MUCARADE.

Où diable ai-je la tête ?

GABIOLE.

Vous avez peut-être reçu un coup de soleil ?

MUCARADE, d'un ton plaintif.

Je ne sais pas.

GABIOLE.

Dormez une heure ou deux ; cela vous remettra. Moi, je cours chez le notaire et je reviens.

MUCARADE, distrait.

Très-bien ! allez !

GABIOLE.

Votre serviteur, monsieur.

MUCARADE, le saluant en lui tournant le dos.

Monsieur, je suis le vôtre. (A part.) C'est la seconde fois depuis ce matin ! — Décidément j'y vois double ! Ce coquin m'a ensorcelé !...

GABIOLE, portant la main à son pistolet.

Plait-il ?

MUCARADE.

Quoi ?

GABIOLE.

Vous dites ?

MUCARADE.

Je ne dis rien.

GABIOLE.

À la bonne heure !

Mucarade entre dans la maison, la tête baissée.

SCÈNE X

GABIOLE, puis ROCH et LUC.

GABIOLE.

Vivat ! la tête commence à lui tourner !... Encore un assaut et le bonhomme est à notre discrétion ! Mais qui vient là ?

Il se tient à l'écart et observe Roch et Luc qui rentrent en scène côte à côte, l'un en imitant la guitare, l'autre en imitant la flûte.

ROCH.

Zig, zog ! zig, zog !

LUC.

Tu tou ! tu tou !...

COUPLETS.

ROCH.

Moi

LUC.

J'ai

ROCH.

me un

LUC.

mi

ROCH.

nois

LUC.

fait

ROCH.

au

LUC.

tour ;

Moi

ROCH.

J'ai

LUC.
me
ROCH.
le
LUC.
jus
ROCH.
de
LUC.
la
ROCH.
trei
LUC.
lle!...
ROCH.
Moi
LUC.
je
ROCH.
suis
LUC.
pour
ROCH.
l'a
LUC.
mour!...
Et
ROCH.
moi
LUC.
pour
ROCH.
la
LUC.
bou

DON MUCARADE

ROCH.

tei

LUC.

lle!

ROCH.

Je

LUC.

suis

ROCH.

ha

LUC.

sar

ROCH.

deux!

LUC.

La

ROCH.

soif

LUC.

m'ex

ROCH.

as

LUC.

pè .

ROCH.

rel...

Si

LUC.

bien

ROCH.

qu'à

LUC.

nous

ROCH.

deux

Nous
 fai
 sons
 la
 pai
 re!...
 Vi
 ve
 tour
 à
 tour
 Le
 vin
 et
 l'a
 mour!
 GABIOLE, à part.
 (Parlé.) Ne sont-ce pas les valets du seigneur Mucarade?
 ROCH et LUC continuent, chacun en a-parté.
 LUC.

De

3

LUC.

pas

ROCH.

l'es

LUC.

prit

ROCH.

fin !...

Il

LUC.

a

ROCH.

peu

LUC.

de

ROCH.

cer

LUC.

vel

ROCH.

le !...

Ils se retournent l'un vers l'autre.

Je

LUC.

suis

ROCH.

ha

LUC.

sar

ROCH.

deux !

La

LUC.

ROCH.

soif

DON MUCARADE

LUC.

m'ex

ROCH.

as

LUC.

pè

ROCH.

re !

Si

LUC.

bien

ROCH.

qu'à

LUC.

nous

ROCH.

deux

LUC.

Nous

ROCH.

fai

LUC.

sons

ROCH.

la

LUC.

pai

ROCH.

re !...

Vi

LUC.

ve

ROCH.

tour

LUC.

à

ROCH.

tour

LUC.

le

ROCH.

vin

LUC.

et

ROCH.

l'a

LUC.

mour !

GABIOLE, à part.

Ils paraissent complètement idiots ; ils pourront nous servir. (Toussant.) Hum !

ROCH.

Quel

LUC.

qu'un !

TRIO.

GABIOLE.

Venez ça tous deux, je vous prie.

ROCH, reculant.

Ho

LUC, de même.

là !...

GABIOLE.

Ne craignez rien ! L'on vous dira
Certain projet qui vous plaira !

ROCH.

Oui

LUC.

dà !

GABIOLE.

Qui vous plaira, je le parie !
On vous appelle Roch et Luc ?

DON MUCARADE

ROCH.

Roch !

LUC.

Luc.

GABIOLE.

Vous servez un maître caduc !

ROCH.

Ca

LUC.

duc !

GABIOLE.

Chez lui vous faites maigre chère ;
Je crois que vous ne l'aimez guère !

ROCH.

Guè

LUC.

re !

GABIOLE.

Mon maître, à moi
N'est point avare ;
C'est, sur ma foi,
Un homme rare !

ROCH.

Ah !

LUC.

Bah !

GABIOLE.

Voulez-vous nous aider à tromper le barbon ?

ROCH.

Se

LUC.

lon !

GABIOLE.

Seriez-vous gens tous deux à craindre le bâton ?

ROCH.

Se

LUC.

Ion !

GABIOLE.

Bon ! bon !...

Braver la police,
 Les gens de justice,
 Les coups de bâton !
 Narguer la potence,
 Procès et sentence,
 Verrons et prison !
 Voilà ma chanson !

ROCH et LUC, avec défiance.

Non, non, non, non, non !

GABIOLE.

Au cabaret voisin, allez vite m'attendre !

Le verre en main,

J'en suis certain,

Nous finirons par nous entendre !

ROCH.

Au...

LUC.

ca

ROCH.

ba

LUC.

ret

ROCH.

voi

LUC.

sin,

ROCH.

il

LUC.

m'a

ROCH.

dit

LUC.

de

ROCH.

l'at

LUC.

tendre !

GABIOLE.

Avez-vous peur du viu sinsi que du bâton ?

ROCH.

Nous

LUC.

ne

ROCH.

re

LUC.

dou

ROCH.

tons

LUC.

pas

ROCH.

le

LUC.

vin

ROCH.

quand

LUC.

il

ROCH.

est

LUC.

bon !...

GABIOLE.

Bon ! bon !

Braver la police,
 Les gens de justice,
 Les coups de bâton !
 Narguer la potence,
 Procès et sentence,

Verrous et prison,
Voilà ma chanson !

ROCH et LUC, se frottant les mains.

Bon, bon, bon, bon, bon, bon

Roch et Luc sortent par la porte du fond au moment où entre don Pablo.

SCÈNE XI

DON PABLO, GABIOLE.

DON PABLO.

Eh bien ! où en sommes-nous ?

GABIOLE.

Tout va le mieux du monde ! J'aurais voulu que vous fussiez là pour voir la figure du bonhomme en reconnaissant la tabatière, et son ébavissement à la vue du cornet de bonbons ! — Il s'agit de lui porter le dernier coup. Avez-vous la canne ?

DON PABLO.

La voici !

GABIOLE.

Très-bien !

PÉPITA, paraissant à la fenêtre.

Pstt !...

GABIOLE.

C'est à vous qu'on en veut. Dites à la belle de se tenir prête et attendez-moi là.

Il sort.

SCÈNE XII

DON PABLO, PÉPITA, à la fenêtre.

PÉPITA.

Seigneur Pablo !

3.

DON PABLO.

Chère senora !

PÉPITA.

Vous n'avez oublié aucun détail ?

DON PABLO.

Aucun, senora !

PÉPITA.

Le notaire est prévenu ?

DON PABLO.

Naturellement.

PÉPITA.

Est-ce un vrai notaire ?

DON PABLO.

Oh !

PÉPITA.

Quand viendra-t-il ?

DON PABLO.

A la brune.

PÉPITA.

Vous savez que mon tuteur ferme la porte à double tour ?

DON PABLO.

Soyez tranquille, nous avons une échelle.

PÉPITA.

Pourquoi pas une fausse clé ?

DON PABLO.

Ma foi ! je n'y ai pas songé.

PÉPITA.

C'est dommage.

DON PABLO.

Tâchez de mettre votre tuteur à la porte.

PÉPITA, tendrement.

Je tâcherai ! — Hélas ! don Pablo !...

DON PABLO.

Qu'y a-t-il, cher ange ?

PÉPITA.

Ce que je fais là est peut-être bien imprudent.

DON PABLO.

Pourquoi ?

PÉPITA.

COUPLETS.

Les hommes, dit-on, nous trompent souvent !
 Leur flamme bientôt, près de nous est morte !
 Adieu leurs serments ! — Autant en emporte
 Le vent !

DON PABLO.

(Parlé.) Cette réflexion vous vient un peu tard, senora,
 un peu tard !

PÉPITA.

S'ils étaient après ce qu'ils sont avant !
 Mais l'époux, hélas ! est d'une autre sorte
 Que n'était l'amant ! — Autant en emporte
 Le vent !

DON PABLO.

Je prends le ciel à témoin...

PÉPITA.

Prenez garde !... j'entends mon tuteur !

Pépita ferme sa fenêtre. — Pablo se tient à l'écart ; — Mucarade sort
 de la maison.

SCÈNE XIII

MUCARADE, DON PABLO.

MUCARADE, entrant sans voir don Pablo et s'avancant jusque sur le devant
 de la scène, se canne à la main.

Enfin, — comment se fait-il que j'aie pris un cornet de
 papier pour une tabatière ! — Ça n'a aucun rapport !
 D'ailleurs puisque je tenais ma tabatière dans ma main,
 il ne pouvait pas l'avoir dans la sienne... c'est clair !...

Il va et vient. — Don Pablo le suit.

DON PABLO.

Monsieur...

MUCARADE, sans le voir.

Où, mais la bague !... (il s'ergote.) Eh bien ! quoi ! la bague !... comment ai-je pu la voir au doigt de ce jeune homme, puisque...

DON PABLO.

Monsieur !

MUCARADE, même jeu.

Ce que c'est que l'apparence, pourtant !

Il se heurte contre don Pablo.

DON PABLO, saluant.

Monsieur !

MUCARADE, d'un air distrait.

Ah ! bonjour !

DON PABLO.

Toutes nos mesures sont prises, et je viens vous rappeler votre promesse...

MUCARADE.

Quelle promesse ?

DON PABLO.

N'avez-vous pas consenti à me servir de témoin ?

MUCARADE.

Qui êtes-vous ?

DON PABLO,

Vous ne me reconnaissez pas ? — Je suis don Pablo.

MUCARADE.

En êtes-vous sûr ?

DON PABLO, riant.

Plaît-il ?

MUCARADE.

Je vous dirai, monsieur, qu'il m'arrive depuis ce matin des choses si extraordinaires, que je commence à douter de tout ! Enfin vous êtes don Pablo ! c'est convenu. Après ?

DON PABLO.

J'attends le notaire.

MUCARADE.

Ah ! ah !... le notaire.

DON PABLO.

Car c'est ici que nous signons le contrat, comme vous savez.

MUCARADE.

Eh ! eh ! le contrat...

DON PABLO.

Et si l'on s'avise de nous déranger, j'ai là de quoi faire entendre raison aux importuns.

Il montre sa canne.

MUCARADE, se précipitant sur la canne.

Ah ! pour le coup !...

DON PABLO.

Quoi donc ?

MUCARADE.

Permettez !...

Il arrache la canne des mains de don Pablo.

DON PABLO.

C'est une canne qui vient de mon père.

MUCARADE.

Cette canne-là ? (Il l'examine.) Allons donc ! c'est la mienne !

DON PABLO.

La vôtre ?

MUCARADE.

Je la reconnais, que diable !... je la reconnais... (Il s'aperçoit qu'il tient deux cannes pareilles.) Ah ! mon Dieu !...

DON PABLO.

Qu'avez-vous ?

MUCARADE.

Il y a certainement de la magie là-dessous... ou bien c'est moi qui suis malade !

La porte du fond s'entr'ouvre ; on voit Gabiolo passer la tête.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, GABIOLE, puis ROCH et LUC.

GABIOLE, au fond.

Hop ! hop !

MUCARADE, se retournant vivement.

Quoi ?

GABIOLE.

Nos hommes sont là.

MUCARADE.

Comment ! Encore des hommes ?

GABIOLE.

Deux gaillards que je viens d'embaucher et qui pourront nous prêter main-forte au besoin ! Entrez, mes amis, entrez.

Entrent Roch et Luc. Ils sont gris. — La nuit commence à venir.

MUCARADE.

Tiens ! c'est Roch et Luc !

GABIOLE.

Vous dites ?

MUCARADE.

Ce sont mes valets.

GABIOLE.

Qui ? — Ces gens-là ?

MUCARADE.

Sans doute. — Je les amenés de Madrid avec moi...

GABIOLE.

Vous vous trompez. — Ils sortent aujourd'hui même de prison.

MUCARADE.

De prison ! quelle plaisanterie ! Je vous dis que c'est Roch et Luc ! je les connais, peut-être !

GABIOLE.

Prenez garde, monsieur ! Il y a beaucoup de fous, cette année.

MUCARADE.

Pourquoi me dites-vous cela ? (A Roch.) Oseras-tu soutenir que tu n'es pas Roch ? (Roch pousse un grognement qui le fait sauter en arrière.) Hein ? (A Luc) Oseras-tu dire que tu n'es pas Luc ? (Luc cherche à lui happer la main.) Holà !

GABIOLE.

Je vous avertis qu'ils ne sont pas aimables quand ils ne connaissent pas les gens.

MUCARADE, menaçant Roch et Luc.

Ah ! traîtres ! ah ! pendants !...

DON PABLO.

Vous vous ferez rouer de coups !...

MUCARADE.

Ah ! drôles !

Roch et Luc s'emparent des deux cannes et bâtonnent Mucarade.

ROCH.

Zig zog !

LUC.

Tu tou !

MUCARADE, criant.

Ho ! bolà ! ho !...

GABIOLE.

Nous vous l'avions dit.

DON PABLO.

Je m'en lave les mains.

Mucarade se laisse tomber. — Roch et Luc se sauvent. — Don Pablo et Gabiole disparaissent dans le jardin. — Il fait nuit.

SCÈNE XV

MUCARADE, seul.

Après un long silence, il se hasarde à lever le nez et à regarder autour de lui.

Il me semble que je n'entends plus rien !... (Faisant un effort pour se relever.) Aïe !... je suis mort !... [Il retombe.] J'ai

les os rompus !... (Regardant de nouveau autour de lui.) Tiens !
voici la nuit ! mes assassins ont pris la fuite !. (Se relevant.)
Essayons de gagner ma porte... (Il se dirige en boitant vers la
maison et frappe à la porte qu'il trouve fermée.) Holà !... (Personne ne
répond.) Barbara !

Il frappe à coups redoublés. Barbara paraît à la fenêtre.

SCÈNE XVI

MUCARADE, BARBARA.

Qui va là ?
BARBARA.

C'est moi, ouvre !
MUCARADE.

Il est trop tard.
BARBARA.

Comment, trop tard ?
MUCARADE.

Tout le monde dort.
BARBARA.

Qu'est-ce que cela me fait ?
MUCARADE.

Mon maître est couché.
BARBARA.

Ton maître ?...
MUCARADE.

Le seigneur Aldobrandin.
BARBARA.

Le seigneur Aldobrandin est ton maître ?
MUCARADE.

Et cette maison est la sienne.
BARBARA.

Cette maison ?
MUCARADE.

Bonsoir.
BARBARA.

Elle ferme la fenêtre.

SCÈNE XVII

MUCARADE, seul.

Ouais !... Serait-ce que je rêve debout ou que la tête me tourne ! (Se tâtant les bras et les reins.) Voyons ! ne suis-je pas tout frais battu?... Suis-je vivant ? suis-je mort ? suis-je ici ou là?... Suis-je moi ou suis-je un autre ? Est-ce là ma maison ? Est-ce ici mon jardin?... Me trouvé-je à Cordoue?... Cordoue est-il en Espagne?... Fait-il nuit ? Fait-il jour?... M'appelé-je don Mucarade ou don Bêlître ? Est-ce là mon poing, mon bras, ma tête, et tous les diables d'enfer sont-ils à mes trousses?... Quoi ! Roch, Luc, ma canne, ma tabatière, ma bague et Barbara ! Tout cela n'est qu'une hallucination ! Je vois et je ne vois pas ! j'entends et je n'entends pas !... (Avec un éclat de rire.) Ah ! ah ! ah !... c'est fini ! Je suis sourd ! je suis aveugle ! je ne crois plus à rien, et quand je verrais cette main-là me souffleter, (il se donne un soufflet.) je dirais : non ! ce n'est pas vrai ! c'est l'autre !... ah ! ah ! ah ! ah ! J'ai envie de pleurer ! j'ai envie de chanter ! j'ai envie de danser !...

Il chante et danse.

FINAL.

Traderi !

Traderi !

Je vois trouble !

Je vois double !

Traderi !

Traderi !

Je sens que je suis ahuri !

D'un ton plaintif.

Ma pauvre tête déménage !

Je suis comme dans un nuage !

Ah ! ah ! psst !... holà !

Qui passe là ?

Traderi !

Traderi !

Je vois trouble !

Je vois double !

Traderi !

Traderi !

Je sens que je suis ahuri !

SCÈNE XVIII

MUCARADE, PÉPITA, puis GABIOLE, DON PABLO, UN NOTAIRE, ROCH et LUC, et LES MUSICIENS.

PÉPITA, paraissant à la fenêtre.

Cher Pablo !

MUCARADE.

C'est Pépita ?

Oui, la voilà !

S'avançant sous le balcon.

Pépita ! — Pépita !

PÉPITA.

Qui va là ?

Je ne suis point Pépita !

MUCARADE, stupéfait.

Quoi ! ce n'est point Pépita.

Entrent Gabiole et don Pablo portant une lanterne et une échelle. Ils heurtent Mucarade.

MUCARADE.

Holà !

GABIOLE et PABLO.

Qui va là ?

MUCARADE.

Ah ! vous voilà !

GABIOLE et DON PABLO.

Ah ! vous voilà !

DON PABLO.

Au rendez-vous fidèle !

GABIOLE.

C'est vous qui tiendrez l'échelle
Et qui ferez sentinelle,
Lorsque descendra la belle !

MUCARADE.

Moi !

PÉPITA, sur le balcon.

Mon cher Pablo !

DON PABLO.

C'est elle !

MUCARADE.

Qui ?

GABIOLE.

La nièce du voisin !

MUCARADE.

La nièce du voisin !

GABIOLE.

Dont la maison touche à votre jardin.

MUCARADE.

Ah ! c'est la nièce du voisin ?

Regardant autour de lui.

Et nous sommes dans son jardin ?

Gabiole dresse l'échelle contre le mur.

DON PABLO, à Pépita.

Eh ! vite, descendez, ma belle.

GABIOLE, à Mucarade.

Allons donc ! Tenez bien l'échelle !

MUCARADE, se parlant à lui-même.

Oui, c'est la nièce du voisin,

Et nous sommes dans son jardin !...

ENSEMBLE.

GABIOLE et DON PABLO.

Allons donc ! Tenez bien l'échelle !

PÉPITA

Ah ! seigneur, tenez bien l'échelle !

MUCARADE.

J'ai promis de tenir l'échelle !

Mucarade abîmé dans ses réflexions s'assied sur les derniers degrés de l'échelle ; Don Pablo fait signe à Pépita de descendre ; celle-ci hésite, s'y refuse et se retire de la fenêtre.

DON PABLO.

(*Parlé.*) Gabiole, elle ne veut pas descendre par l'échelle.

GABIOLE, voyant Barbara entr'ouvrir la porte.
(Parlé.) Eh bien ! faites-la descendre par l'escalier.

DON PABLO, se frappant le front.

(Parlé.) Quelle idée !

Il s'élançe dans la maison et en ressort au bout d'un moment avec
Pépita voilée.

PÉPITA.

O doux moment !

DON PABLO.

O douce ivresse !

PÉPITA.

O mon amant !

DON PABLO.

O ma maîtresse !

MUCARADE, redescendant en scène, à part.

Oui, c'est la nièce du voisin,
Et nous sommes dans son jardin !...

ENSEMBLE.

DON PABLO, PÉPITA,

MUCARADE.

GABIOLE, à part.

Bravo ! tout ira bien !
Il ne dit rien !

Non ! je n'y vois pas bien !
Ne disons rien !

GABIOLE, présentant Pépita.

Monsieur, souffrez qu'ici je vous présente...

MUCARADE, descendant.

Traderi !

DON PABLO.

Celle de qui dépend tout mon bonheur.

MUCARADE.

Je vois trouble !

Je vois double !

GABIOLE.

Voyez, n'est-elle pas charmante ?...

MUCARADE.

Traderi !

DON PABLO.

Et digne de toucher un cœur.

MUCARADE.

Charmante ! charmante ! charmante !
Je sens que je suis ahuri !..

ENSEMBLE.

DON PABLO, PÉPITA,

MUCARADE.

GABIOLE, à part.

Bravo ! tout ira bien ! Non ! je n'y vois pas bien !
Il ne dit rien ! Ne disons rien !

Le notaire paraît au fond.

GABIOLE.

Voici justement le notaire.

DON PABLO.

Entrez donc, monsieur le notaire !

MUCARADE.

Par prudence, sachons nous taire !

Il se frotte les mains.

GABIOLE.

Allons, signons...

DON PABLO et PÉPITA.

Signons.

MUCARADE, tirant Gabiole à part.

Pardon ! — Un mot !
Vous m'aviez assuré tantôt
Que, grâce à quelque stratagème,
Le voisin signerait lui-même.

GABIOLE, le conduisant vers la table.

Signez d'abord...

MUCARADE.

Je le veux bien.

ENSEMBLE.

PÉPITA, GABIOLE,

MUCARADE.

DON PABLO, à part.

Bravo ! tout ira bien ! Non ! je n'y vois pas bien !
Il ne dit rien ! Ne disons rien !

Mucarade prend la lanterne pour regarder Pépita.

DON MUCARADE

GABIOLE, lui montrant la lanterne.

Eh bien ! eh bien !
Que regardez-vous ?

MUCARADE.

Rien !

Ce n'est point Pépita, parbleu ! — Je le vois bien !...
C'est la nièce du voisin !...
Et nous sommes dans son jardin !

Il signe.

ENSEMBLE.

PÉPITA, écartant son voile.

Notre ruse a réussi ;
Ah ! cher oncle, grand merci !

DON PARLO.

Désormais, plus de souci !
Ah ! cher oncle, grand merci !

GABIOLE.

Vous n'attendiez pas ceci !
Ah ! cher seigneur, grand merci !

BARBARA, accourant au flambeau à la main.

Grand merci !

Roch et Luc entrent en scène, avec des flambeaux ; — le théâtre s'éclaircit.

ROCH.

Grand

LUC.

mer

ROCH.

ci !

LES MUSICIENS, accourant du fond du jardin.

Grand merci !

TOUS.

Grand merci !

MUCARADE, parlé.

Ab ça ! mais de par tous les diables !...

GABIOLE.

La tabatière que voici,
Mon cher seigneur, n'est pas la vôtre !

Il lui présente la fausse tabatière.

DON PABLO.

Votre bague est sœur de la nôtre.

Il lui présente la fausse bague.

MUCARADE, avec joie.

(Parlé.) Mais alors, je ne suis donc pas fou ?

DON PABLO, très-poliment.

(Parlé.) Pas encore.

TOUS.

Pas encore !

ROCH.

Pas

LUC.

en

ROCH.

co

LUC.

re!...

MUCARADE, dansant.

Je ne suis pas fou !

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

Tromper la prudence

D'un vieillard qu'ont

Et gouteux,

Rendre l'espérance

A deux amoureux

Malheureux,

Est-il effort plus généreux ?

MUCARADE.

Je ne suis pas fou ! c'est heureux !

Je ris ! je chante et je danse !

A Pépita et à Pablo.

Allez au diable tous les deux !

FIN